

Jean-Marie Lubrano

**DERRIERE LE
MASQUE**



LE CHOUCAS NOIR
ÉDITIONS DU CHOUCAS

PROLOGUE

Rémi Trachin quitta la départementale pour s'engager sur la route forestière qui longe le torrent de l'Ire. Au volant de sa Land Rover, il roulait entre les deux versants escarpés de la combe. Il se dirigeait vers la réserve nationale des Bauges; un couple de touristes avait vu un cadavre de chevreuil et la cellule locale de l'ONF avait envoyé son technicien effectuer une ronde.

La perspective de partir en retraite à la fin de l'année n'empêchait pas Rémi d'exercer son métier avec amour et dévouement. Il adorait d'ordinaire parcourir les forêts qui habillent les chaînes du Trélod et de l'Arcalod, l'une des parties les plus sauvages de la région du lac d'Annecy, mais cette fois il avait hâte de rentrer chez lui. Depuis une semaine il se sentait oppressé. La nature lui faisait peur; il avait le pressentiment d'un drame proche.

Cet *avant-goût du futur*, comme il l'appelait, ne lui était pas étranger. A plusieurs reprises, son cœur s'était déjà contracté, comme sous la pression de mains invisibles qui se seraient introduites dans sa poitrine. Le phénomène précédait toujours une tragédie locale.

Ce don de prescience avait commencé à se manifester trois ans plus tôt, en 1970. En janvier, après d'importantes chutes de neige, Rémi avait senti l'avalanche qui allait se produire au pied de la Tournette, dans le couloir du Varo, et qui coûterait la vie à cinq excursionnistes. Durant le mois d'août 1971, sur le lac, un hors-bord filant à vive allure avait percuté une embarcation de gamins; un garçon de dix ans avait été happé par l'hélice. En hiver 1972, deux voitures roulant à grande vitesse s'étaient heurtées de front sur l'interminable ligne droite entre Doussard et Faverges; le bilan avait été de six morts. En prélude à ces terribles accidents, Rémi avait senti son cœur se serrer.

La Land Rover arrivait au pont qui enjambe le nant Borien. Rémi ralentit et jeta un regard à la rivière alimentée par la fonte des neiges. Son eau claire dévalait le versant des Billons, elle coulait en petites cascades avant de se mélanger à l'Ire qui grondait au fond de la gorge. Sous l'ombre des sapins géants, un air frais, chargé de fortes et agréables odeurs, s'engouffrait dans l'habitacle. Le cœur se contracta soudain. La tragédie était imminente, et pour la première fois Rémi se demanda s'il n'allait pas en être la victime.

Il imaginait le cadavre d'un chevreuil à moitié dévoré, le cou profondément entaillé par des sillons sanglants et parallèles. L'animal vu par les touristes aurait-il pu être attaqué par un ours? Il rentra son bras à l'intérieur de la voiture et remonta précipitamment la vitre. Quand les premiers cris retentirent, il suspendit son geste, ralentit et écouta.

Dans les profondeurs du bois, des hurlements de terreur et de rage déchiraient la quiétude de cette belle journée de printemps. Rémi pensait à sa radio défaillante que l'on n'avait pas encore réparée. Il ne pouvait même pas lancer l'alerte. Le drame dont il avait eu l'intuition se déroulait à présent, vers l'ancienne route forestière située plus haut sur le versant.

Il s'engagea à droite sur un chemin de randonnée.

En cahotant, la voiture grimpa la forte pente. Le moteur rugissait, les amortisseurs gémissaient, le volant se débattait, les roues mor-daient le sol en soulevant des nuages de terre. D'immenses sapins bordaient chaque côté de la piste; leurs branches inférieures venaient gifler le pare-brise avant de griffer de leurs aiguilles la carrosserie.

L'ancienne route forestière atteinte, Rémi remonta vers le nord. Au premier virage, il freina violemment; du coin de l'œil il avait surpris une ombre qui se déplaçait entre les arbres.

Il quitta son véhicule et vint se poster au bord de la pente. Il cherchait à surprendre derrière chaque arbre, chaque rocher, un mouvement. Il écoutait les bruits avec attention. Il n'entendait rien d'autre que le babil de l'eau et le gazouillis des oiseaux. Une centaine de mètres devant lui, une étroite passerelle en bois enjambait la rivière. Rémi s'avança jusqu'à elle, puis s'engagea sur un sentier qui longeait le Borien. La déclivité était telle qu'il devait parfois se retenir aux troncs des sapins pour ne pas glisser.

Il fit une halte et s'adossa contre un énorme bloc rocheux garni de mousse; le couvert était si dense qu'aucun rayon de soleil ne le perçait. Il observait autour de lui. Dans le lit du nant, encombré de

souches pourries ou d'arbustes déracinés, coulait en abondance une eau limpide et glaciale. Plus bas, le sentier disparaissait dans une confusion de verdure.

Rémi allait reprendre sa descente, quand il distingua un bruit de respiration. D'une voix qu'il ne réussit pas à totalement maîtriser il demanda à l'inconnu de sortir de sa cachette. De l'autre côté du rocher émergea alors un inquiétant personnage.

De taille moyenne, l'homme était vêtu d'une combinaison de sport noire qui ne laissait rien apparaître de son corps. Ses mains portaient des gants blancs en caoutchouc, son visage disparaissait sous un masque de même couleur et de même matière. Sa tête était elle-même recouverte par la capuche du survêtement. Rémi avait l'impression que l'individu ne possédait pas de visage. Sur la cagoule synthétique, les seules ouvertures découpées se limitaient à une mince fente au niveau de la bouche et à deux trous circulaires pour les yeux.

Avec la rapidité d'un félin, l'inconnu empoigna le garde forestier par les cheveux et lui cogna à plusieurs reprises la tête contre la pierre. Sa voix aiguë hurlait des paroles incohérentes. Rémi s'écroula à terre. Le monde tanguait en tous sens. Il vit son agresseur remonter le sentier puis s'enfuir en courant sur la passerelle. Avant de s'évanouir, il crut entendre une voiture démarrer.

Quand il reprit connaissance, sa tête le faisait horriblement souffrir, le dos de sa chemise était couvert de sang. Il se redressa avec difficulté, fixa un long moment la Land Rover, puis il se souvint des cris. Malgré la douleur et le vertige, il s'obligea à descendre le sentier. Bientôt, il dut s'adosser contre un arbre, incapable d'empêcher ses genoux de trembler.

Il resta ainsi plusieurs minutes, s'efforçant de rejeter l'image que ses yeux s'obstinaient à graver dans son cerveau. A quelques mètres de lui, gisait le corps d'une jeune femme aux longs cheveux blonds. Ses yeux grands ouverts le fixaient avec une expression de reproche ; entre ses lèvres crispées sortait une langue bleuie, moqueuse et indécente.

En ce dernier week-end d'août, les enfants se retrouvaient une fois encore dans le pavillon. Par les fenêtres grandes ouvertes, la chaude lumière du soleil inondait la pièce; la partie durait depuis plus de deux heures. Malgré leur motivation, les joueurs éprouaient parfois du mal à réfléchir. Près de leur table, un fantôme semblait assis dans le

fauteuil au coin de la pièce. Paul y avait placé un objet de grande taille, dissimulé sous un drap. Il avait déclaré à ses camarades qu'il leur réservait une formidable surprise et qu'il ferait une déclaration à la fin de la partie. Tous étaient sûrs que le drap serait alors retiré.

Mais cette certitude ne les empêchait pas de jeter régulièrement un coup d'œil à la mystérieuse forme. Le tissu de laine cachait mal le bas du fauteuil, et l'on apercevait une vieille paire d'après-ski posée sur le parquet de bois. Les garçons soupçonnaient d'ailleurs Paul d'avoir sciemment laissé ces chaussures visibles pour susciter en permanence leur curiosité. Chaque fois qu'ils avaient tenté de le faire parler, ils avaient dû se contenter d'une moue remplie de promesses. Ils s'étaient donc efforcés d'oublier le fauteuil et son occupant, pour se concentrer sur le jeu.

Deux mois plus tôt, juste après le début des grandes vacances, M. Reldnac, le père de Paul, s'était rendu à Janesville, une agglomération industrielle de l'état du Wisconsin. Sa femme et ses deux fils l'avaient accompagné. De son séjour aux Etats-Unis, Paul avait ramené deux articles qui faisaient pâlir d'envie ses camarades.

Le premier était un coffret de talkies-walkies très performants. De taille réduite, les appareils offraient une bonne portée et un gadget pour espions en culottes courtes : par pression sur une touche, on déclenchait sur l'autre récepteur l'éclairage d'une diode. Sous réserve d'avoir au préalable défini un code, on pouvait ainsi communiquer en silence et dans le plus grand secret. Paul avait posé l'un des postes sur la table et confié l'autre à sa cousine Annie, qui aidait Mme Reldnac dans la maison principale. La jeune fille devait utiliser son appareil pour appeler les garçons quand le goûter serait servi.

Le second article était un jeu de société nouveau et extraordinaire, qui n'apparaîtrait en France que quelques années plus tard, et qui faisait fureur auprès d'Américains de tous âges. Ce jeu, qualifié de rôle playing sur son emballage, s'appelait *Dungeons and Dragons*, D & D pour les adeptes, et c'était à lui que les enfants s'adonnaient avec passion.

Ses fiches de personnages, ses cartes, ses tables et son scénario protégés derrière un petit paravent de papier, Paul attendait que ses amis posent de nouvelles questions.

Arnold, Bernard et Clément observaient la miniature dressée sur la table. Les personnages qu'ils incarnaient, représentés par trois soldats

de plomb, avaient atteint le château maudit : un assemblage hétérogène de Légos, de bouts de cartons, de boîtes de conserve repeintes et de vieux cubes.

— Bien, nous dressons la tente près de la rivière, déclara Bernard. Ensuite nous finissons les restes de notre bouillon et on dort.

— Vous allumez un feu? demanda Paul.

— Ça c'est une bonne idée, nota Arnold, j'ai pas envie de bouffer froid. De plus, le feu tiendra les éventuelles bêtes sauvages à l'écart.

— Non, répliqua Bernard, des vigiles pourraient voir le foyer.

Paul lui donna les deux dés à dix faces. Conformément au scénario, il revenait au chef de l'expédition de réaliser le jet qui décidait si les loups attaquaient les héros dans leur sommeil. La nuit fut calme.

— Le jour se lève, reprit Paul, vous vous réveillez et sortez de votre tente. Face à vous, le pont-levis est abaissé. Le fossé qui entoure les murs se trouve à sec. La terre y est boueuse et couverte de grandes plantes.

L'un après l'autre, les membres du groupe franchirent la passerelle. Lorsqu'ils eurent atteint le centre de la cour, Paul demanda à chacun d'eux de jeter les dés du destin. Le score d'Arnold s'avéra suffisant pour que son personnage entende des cris dans le donjon.

Paul débarrassa la table et produisit trois créatures décharnées dont les longs bras se terminaient par des mains griffues. Au milieu d'elles, il plaça un cow-boy en plastique qui, faute de mieux, représentait la victime.

— La pièce est sombre, expliqua-t-il. Vous distinguez trois orques qui agressent un vieillard. L'homme est vêtu d'une toge ornée d'une broderie d'or. A cause de la brusque variation de luminosité avec l'extérieur, vous distinguez mal l'ouvrage. Un jet sur l'acuité visuelle est nécessaire, mais seul celui qui est entré le premier peut le faire.

— Zut, c'est moi! s'exclama Clément, et mon aptitude vaut à peine 24!

Le garçon lança rageusement les dés à dix faces. Ils roulèrent au milieu des accessoires, rebondirent contre un cube et s'immobilisèrent.

— 22! triompha le garçon en levant le poing.

— Le Dieu des probabilités fut... clément! ironisa Paul.

Des sourires apprécièrent la boutade. Paul rougit de plaisir et décrivit le motif : un triangle inclus dans un cercle.

— Le symbole des Grands Anciens! s'écria Bernard.

— Il faut venir en aide à ce vieux, dit Arnold, il doit connaître plein de trucs.

Le combat s'engagea sans plus tarder. Les orques opposèrent une résistance farouche. Dans un ailleurs virtuel, les coups d'épées

répondaient aux griffes et aux morsures. Sur la table, les jets de dés se succédaient fébrilement. Chaque résultat occasionnait une blessure à l'un des adversaires. Par les plaies ouvertes s'échappaient les précieux points de vie. Les cris de joie et de déception des joueurs se confondaient avec les hurlements de rage et de souffrance qui résonnaient très loin, là-bas, dans le donjon imaginaire.

Seule une orque parvint à s'enfuir. La poitrine déchirée, elle mourrait sans doute bientôt au détour d'un obscur couloir. Son agonie n'appartenait plus à l'histoire observable. Ses congénères gisaient sur les dalles froides, leurs membres coupés encore agités de soubresauts. Le vieil homme s'était réfugié dans un coin de la salle. A bout de force, les vainqueurs s'approchèrent de lui. Dans la pénombre à laquelle ils s'étaient accoutumés, ils discernèrent un visage couvert de rides et une longue barbe blanche.

D'une voix rauque, le visage déformé par une douleur feinte, les mains tendues et tremblantes, Paul interpréta le rôle du patriarche :
 — Je suis le magicien Irkenwo. J'étais le conseiller du seigneur Kalrod, jusqu'à ce que les forces du mal se déchaînent. Mon maître a disparu, ses hommes sont devenus les esclaves du prince des ténèbres. J'ai moi-même perdu mes dons, mais j'ai eu le temps de vous envoyer la vision qui vous a guidés en ces lieux maudits. C'est moi qui ai abaissé la passerelle. Il faut m'aider à retrouver Kalrod et ma magie, afin de chasser le prince noir.

Un dernier râle et Irkenwo s'évanouit. Paul avait comblé son public par la justesse et la spontanéité de l'interprétation. Il eut un sourire de contentement et posa sa question favorite :

— Que faites-vous maintenant?

La diode du talkie-walkie se mit soudain à clignoter. Paul eut une mimique d'étonnement et prit l'appareil. La diode s'allumait maintenant par intermittences, formant un message codé en morse : deux éclairages longs, un bref... un éclairage bref, un long... un éclairage long...

— Le bâtiment principal nous contacte! lança le garçon en prenant une feuille de papier et un stylo.

Il s'attendait bien sûr à ce qu'Annie parle dans le micro, mais elle connaissait la maîtrise de son cousin pour ce langage binaire et avait voulu le surprendre. Paul décryptait la communication à voix haute :

— GATEAU YAOURT, TARTES POMMES ET FLANS SERVIS DANS SALON.

L'estomac de Clément rugit de plaisir, ce qui déclencha l'hilarité

générale. Paul composa rapidement une réponse :

— REÇU. SOMMES AFFAMES. TERMINONS AFFAIRE URGENTE ET ARRIVONS. Le premier message s'était formé sans hésitation; la jeune fille avait dû soigneusement le préparer. Paul était touché par ce geste si simple, mais qui témoignait bien de l'intimité qui existait entre eux.

Il se leva, vint se placer à côté du fauteuil et déclara :

— Je vais vous présenter quelqu'un que vous apprendrez bientôt à connaître, à craindre et à combattre. Vous savez que j'écris un conte fantastique qui se déroule au Moyen Age. J'ai eu une idée géniale : l'adapter en jeu de rôle et vous le proposer!

— Ah oui, extra! approuva Bernard, j'ai toujours eu envie de connaître ton histoire, mais tu réservais tes confidences à ta cousine.

— Et puis, ajouta Clément, ce serait une aventure pour nous seuls. Aucun autre joueur de D & D au monde ne la vivrait.

— Intéressant, dit laconiquement Arnold.

Paul n'était pas au bout de ses révélations. Il confia qu'il s'était inspiré de gens et d'endroits réels. Il avait en particulier construit les héros, des chevaliers entièrement dévoués à leur seigneur, à l'image de ses camarades. En fait, il avait projeté une partie du Réel sur l'Imaginaire; le passage d'un monde à l'autre s'accompagnant d'une inversion de nom. Bien plus que de simples personnages fictifs, les chevaliers Dranreb, Dlonra et Tnemelc constitueraient pour les enfants des clones virtuels. Paul précisa qu'il rajouterait sans doute un quatrième rôle, celui du page Samoht, qu'il attribuerait à son frère.

Emerveillés à l'idée d'avoir des doubles dans un monde parallèle, les enfants applaudirent.

Paul avait toutefois établi une connexion bien plus forte entre les deux univers. Ils s'en rendirent compte quand il tira la couverture.

Assis sur le fauteuil, le buste droit, les bras posés sur les accoudoirs, trônait un personnage menaçant. Il était vêtu d'une grande pèlerine noire qui lui descendait jusqu'aux bottillons. Ses mains, munies de gants blancs en caoutchouc, se crispaient sur les bords du fauteuil. Un masque, de même couleur et de même matière, dissimulait son visage. Une ample capuche rabattue sur sa tête achevait de préserver son anonymat.

L'intrus semblait si prêt à bondir sur eux, que les trois garçons restèrent sans voix quelques secondes. L'estomac de Clément profita de ce silence pour émettre des grognements de protestation; cette fois personne ne songea à rire. Ils se levèrent et rejoignirent leur ami.

De près, la mise en scène faisait moins illusion. L'inconnu était un simple mannequin que Paul avait affublé comme le personnage central de son histoire.

Arnold se pencha et identifia la chose qui recouvrait la tête de l'étrange ecclésiastique : un bonnet de bain, enfilé à l'envers, sur lequel avaient été découpés deux orifices circulaires pour les yeux, et une mince ouverture au niveau de la bouche. Il se redressa et dit avec une logique inattendue :

— Y avait pas de caoutchouc au Moyen Age.

— Oh, ce n'est pas ça du tout, fit Paul avec un mystérieux sourire.

Après une hésitation, il précisa :

— Sa peau possède cette texture blanche, lisse, froide.

— C'est un homme sans visage? demanda Clément.

— En effet, il n'en possède pas! Mais il n'est pas humain... C'est une créature mutante aux pouvoirs redoutables...

PREMIERE PARTIE

1

Au volant de la Citroën louée à une agence d'Annecy, Maxence Abgraal venait d'atteindre le col de Bluffy. Deux cents mètres plus bas, le lac allongeait sa nappe d'eau pure entre les versants boisés. A cette hauteur, l'onde perdait sa substance. Le long du rivage, la partie immergée de la montagne apparaissait; les voiliers semblaient suspendus au-dessus d'émeraudes et de saphirs gigantesques.

Après le col, la route traversait les alpages du Villard. Au milieu des champs, s'éparpillaient de grands chalets de bois aux balcons ouvragés garnis de fleurs. Abgraal était heureux de passer le reste de l'année avec sa tante; Louise Farnol était le dernier lien qui lui restait avec une famille disparue.

Elle l'avait pris en charge lorsqu'il était âgé de douze ans, après la mort tragique de ses parents en 1944. Les Allemands les avaient fusillés pour avoir abrité des maquisards lors du désastre des Glières. Jusqu'à ses quinze ans, le jeune orphelin était resté dans son village natal de Thônes. En 1947, il avait quitté l'école catholique de St Joseph pour faire ses classes secondaires à Annecy. Se rendant compte de ses exceptionnelles capacités intellectuelles, Mme Farnol avait alors décidé de l'envoyer à Paris afin qu'il poursuive les études de médecine dont il rêvait. Maxence était sorti major de sa promotion. Il s'était spécialisé, d'abord en psychiatrie, puis en psychanalyse.

Son intuition naturelle, sa soif de connaissances nouvelles, son esprit réformateur, s'accommodaient mal du dogmatisme français dans ces domaines. En 1962, il partait pour l'Angleterre afin d'apprendre l'hypnose. En 1966, lors d'un congrès organisé à Londres, Maxence rencontrait une délégation de l'Américain Society of Clinical Hypnosis, fondée onze ans plus tôt par Milton Hyland Erickson. Séduit par l'originalité des psychothérapies pratiquées outre-

Atlantique, il rejoignait trois mois plus tard l'équipe d'Erickson en Arizona.

L'émigration caractérise le Savoyard. On trouve trace de formidables destinées comme celle de la famille Giraud qui crée en 1805 l'industrie du coton en Louisiane, des Perissin qui montent en 1848 une entreprise de flottage et de commerce du bois le long du Mississippi, de Marie Druize qui cherche de l'or en Alaska vers 1850, des familles Villardines, Revet ou Sylvestre qui dirigent des entreprises agricoles dans le Canada sur les rives du St Laurent, des Couturier qui exploitent la canne à sucre dans le Golfe du Mexique. . .

Digne successeur de ces illustres émigrants du val de Thônes, Maxence était allé chercher au-delà des mers, non la fortune, mais un renouveau intellectuel et une évolution professionnelle. En quelques années, il était devenu un hypno-analyste réputé.

Sa compétence dans cette technique qui fait appel à la psychanalyse et à l'hypnose, l'avait conduit entre 70 et 72 à travailler pour la police.

A cette occasion, il avait constaté les limites de la théorie d'Erickson et les dangers d'une utilisation trop optimiste de l'hypnose; des erreurs judiciaires avaient été commises. Sans renier son maître, alors rongé par la poliomyélite, Il avait mis au point la méthodologie de l'Espace des suggestions, qui permettait un emploi vigilant de l'hypnose.

La Citroën avait dépassé Alex, un petit village situé à dix kilomètres de Thônes, et longeait le Fier.

Encaissé entre les versants du Cruet et du Turpin, le torrent progressait dans la plaine, au travers d'une épaisse végétation de feuillus. Dans cette étroite zone comprise entre Morette et Dingy, les eaux du Fier s'enrichissent de celles de multiples rivières secondaires qui dévalent les pentes des montagnes. Ces nants y creusent des sillons dont on ne constate la présence que par les plis qu'ils forment sur le manteau de sapins.

Abgraal distingua enfin les premières maisons du bourg, puis le bulbe percé d'arcades de l'église St Maurice.

Il contourna le centre de Thônes et s'engagea sur un chemin sans issue qui montait dans l'alpage des Addebouts. A l'extrémité de la voie, à la lisière de la forêt du Mont, se dressait un chalet en bois sombre, aux volets peints en rouge et dont le balcon était comme toujours envahi de géraniums. Accoudée à la balustrade, Mme Farnol faisait de grands signes de la main.

Elle vint accueillir son neveu. De petite taille, âgée de soixante-sept ans, les cheveux gris permanentés, vêtue d'un tailleur en tweed beige, elle était toujours aussi dynamique et coquette.

Les larmes aux yeux, Louise Farnol embrassa Maxence. Il n'avait pas changé, grand, svelte, cheveux bruns coupés en brosse, portant sur son nez aquilin des lunettes rondes à montures d'écaille.

Sur la lozge, ils buvaient un thé froid, picorant des gâteaux secs et s'enivrant des senteurs des géraniums. Devant eux, au pied de l'alpage, le village sommeillait dans l'agréable chaleur de cette fin d'août, bercé par les clochettes des vaches qui broutaient une herbe épaisse et abondante. Les maisons aux toitures de tuiles rouges, ou aux plaques de tôle gris-bleues, s'agglutinaient autour de l'église St Maurice. Couronné par son bulbe hexagonal en cuivre oxydé, le haut du clocher quadrangulaire émergeait de la masse des habitations. Derrière le bourg, l'abrupte roche de Thônes s'élevait jusqu'à plus de mille mètres. En face d'elle, naissait la montagne de Cotagne qui s'allongeait vers le sud pour rejoindre au loin les massifs de la Tournette et de la pointe Beccaz. Une dizaine de kilomètres au nord-ouest, s'élançant à l'assaut de la montagne, une mer de sapin venait se briser à la base du Turpin, dont la barrière rocheuse surgissait à la verticale.

Abgraal but une gorgée de son breuvage. Il prenait une conscience aiguë de l'avancée de la forêt. La disparition des dernières fonderies et verreries qui dévoraient le combustible naturel, le dépeuplement des campagnes, le développement des transports qui avait favorisé le recours aux importations de bois étrangers, des politiques de reboisement excessives avaient permis à la nature de reprendre ses droits. Derrière lui, la lisière du bois Mont se dressait à quelques dizaines de mètres. Au pied de la roche de Thônes, le long des routes, près des rives aménagées du Fier et du Nom, autour des autres villages, la forêt gagnait de plus en plus de terrain.

Abgraal reposa son verre et demeura silencieux un long moment.

Il avait raconté son voyage et évoqué les conférences qu'il avait données à Paris. Dans une revue scientifique, Mme Farnol avait lu un article sur ces colloques qu'organisait le CNRS. Les théories d'Erickson y étaient sévèrement critiquées. Intriguée par cette lecture, elle avait beaucoup de questions à poser à son neveu, mais celui-ci parlait déjà d'autre chose :

— Et vous ma tante, ou en est votre projet de revue?

Mme Farnol appartenait aux Amis du Val, une association de bénévoles qui fait connaître le patrimoine de la région : histoire locale, traditions, folklore, anciens métiers, vie paysanne. Mme Farnol devait rédiger le texte de leur prochaine revue annuelle, qui serait consacrée aux contes et légendes du pays de Thônes.

— Une première maquette est faite, répondit la vieille dame avec enthousiasme, je vais te la montrer.

Elle se leva, entra dans la salle à manger et revint sur le balcon, un classeur sous le bras. Abgraal feuilleta le document. Il contenait une soixantaine de pages, avec quelques photos ou dessins, et beaucoup de texte que sa tante avait frappé à la machine. Il s'agissait de contes dont Mme Farnol avait reconstitué la trame : la tombe de la marmotte, le Sarvan, le chien noir du Calvaire, la Tine, la fée du mont Charvin, le Dahu...

— Voilà, dit-elle avec fierté, j'aurai bientôt réalisé un vieux rêve : avoir mon nom d'auteur sur une revue des Amis du Val. Mais assez parlé de moi. Je meurs de curiosité concernant tes travaux. J'ai acheté un numéro de Sciences et Conscience qui parle de toi! Les expériences auxquelles vous vous êtes livrés aux Etats-Unis sont très controversées.

— Oui, j'ai lu cet article, les choses ne sont pas présentées objectivement. Dès 1960, la fondation Erickson a mis certains de ses membres au service de la police. Ces thérapeutes ont aidé des témoins à se souvenir de ce qu'ils avaient vu, et parfois à fournir des détails sur des meurtriers. Dix ans plus tard, on découvrait que l'hypnose n'était pas fiable, et que l'utiliser ainsi dans les milieux judiciaires avait été une erreur colossale.

Abgraal expliqua que placé en état hypnoïde, un individu pouvait involontairement greffer sur son témoignage des éléments incorrects. Pendant la transe, il enrichissait le noyau de son souvenir réel par d'autres images, puisées dans son enfance ou dans son inconscient. A son réveil, il était convaincu que tout ce qu'il avait déclaré correspondait à la vérité; l'hypnose avait fait de lui un menteur honnête. Ce phénomène, connu sous le nom de faux-souvenir, avait envoyé des innocents en prison.

Il fit une pause, croqua un gâteau et reprit :

— Entre 1970 et 1972, j'ai collaboré avec la police. J'ai ainsi constaté les dangers de l'hypnose et je me suis écarté de l'école Erickson-nienne. Malgré les risques liés à son emploi, j'étais convaincu que l'hypnose

pouvait être d'un grand secours aux enquêteurs. J'ai donc défini une stratégie d'utilisation destinée à la rendre plus fiable en diminuant le risque du faux-souvenir.

Mme Farnol fut stupéfaite d'apprendre qu'aux Etats-Unis le phénomène du faux-souvenir prenait l'ampleur d'une épidémie. Des enfants accusaient leurs parents de crimes atroces ou de les contraindre à des rapports incestueux. A partir de déclarations que des praticiens peu rigoureux avaient obtenues de leurs patients, les procès se multipliaient. Néanmoins, Abgraal estimait que l'accueil sévère réservé à ses travaux révélait davantage le protectionnisme et le corporatisme de l'Establishment psychiatrique français, qu'une méfiance vis-à-vis de pratiques Ericksonniennes certainement critiquables.

Mme Farnol s'intéressa longuement à l'activité professionnelle de son neveu, puis médita un instant avant de resservir du thé. En promenant l'index sur le bord de son verre, elle demanda gênée :

— Tu t'es spécialisé dans les enfants, n'est-ce pas?

Abgraal acquiesça d'un signe :

— Ils sont plus réceptifs à l'hypnose que les adultes.

La cloche de l'église marqua la demie de sept heures. Mme Farnol se leva, expliquant qu'elle avait à faire dans la cuisine. Elle interdit fermement à son neveu de venir l'aider, et disparut. Ainsi assigné à demeure, Abgraal fit quelques pas. L'endroit où ils prenaient le thé donnait au couchant. A son extrémité, la lozge tournait à angle droit pour longer le coin sud de la maison. Par ce chemin, Abgraal se rendit dans sa chambre. Son paquet de Craven A était posé sur la table de nuit.

Il prit une cigarette, l'alluma et sortit à nouveau sur le balcon. Il s'adossa à la *barragne*. Son regard courut le long du versant boisé de Cotagne, sur les crêtes de la Tournette, sur la pointe de la Beccaz, et revint dans l'alpage des Addebouts. A cinq cents mètres du chalet, il apercevait le domaine du Turpan.

La propriété abritait le collège catholique le plus réputé de Haute-Savoie. A la lisière du bois Mont se dressaient deux énormes bâtisses complètement rénovées après la guerre : le bâtiment des classes et le gymnase. Plus bas, un étrange château abritait les services administratifs et assurait le logement des professeurs. Il contrastait avec les autres dépendances car peu de travaux y avaient été réalisés depuis sa construction. Le Thônain Jean Arvet se l'était fait bâtir en 1857, avant de le céder trois ans plus tard au diocèse d'Annecy.

Jean Arvet avait fait fortune à la Nouvelle-Orléans en 1840 dans la grocery. Des rumeurs prétendent qu'en intensifiant la culture du coton, il aurait favorisé le système esclavagiste; les dons qu'il avait faits au conseil municipal du village, et à l'évêché d'Annecy, auraient eu pour but d'assurer le salut de son âme. Quelques gens sarcastiques surnomment l'illustre personnage "le négrier de Thônes", mais l'immense majorité crie à la diffamation et rappelle que l'esclavage existait bien avant l'arrivée du Thônain en Louisiane.

Arvet avait voulu faire du Turpan une grande école de commerce où l'apprentissage de l'allemand et de l'anglais aurait été prioritaire. Ce projet ambitieux et précurseur ne s'était pas réalisé; le domaine avait été transformé en hospice.

Pendant la seconde guerre mondiale, les Allemands l'avaient réquisitionné. Lors de raids alliés en août 1944, le château avait été épargné, mais pas les autres bâtiments.

Thônes avait une école catholique, St Joseph, depuis 1932. En 1949, elle s'avérait trop petite pour satisfaire la demande croissante des familles de la vallée. Sur les ruines du Turpan, les autorités diocésaines érigeaient alors des locaux pour y dispenser l'éducation secondaire. Après plus d'un demi-siècle, les événements rejoignaient la volonté initiale du donateur.

Tout en s'activant dans la cuisine, Mme Farnol réfléchissait à la meilleure manière de présenter la chose. Thérèse lui avait demandé d'intercéder auprès de Maxence car elle estimait que lui seul pouvait désormais soigner son fils. Bouleversée par les malheurs de cette femme, Mme Farnol lui avait dit que Maxence resterait quelques mois à Thônes et qu'il n'hésiterait pas à l'aider.

A l'âge de dix-neuf ans Maxence avait eu une liaison avec cette personne. Louise Farnol le savait, même si elle ignorait les raisons qui avaient conduit à leur rupture. Elle se doutait par ailleurs que son neveu n'avait jamais oublié cet amour de jeunesse. Il était même possible qu'il eût choisi le célibat afin de lui rester fidèle. Elle craignait donc que Maxence lui tienne rigueur de s'être autant engagée à sa place. Mais elle s'inquiétait aussi de ce qui se passerait ensuite, quand il aurait revu Thérèse. Si, comme elle le croyait, le cœur de son neveu était un âtre où rougeoyaient les braises d'un romantisme désuet, ne s'enflammerait-il pas?

Après le repas, Abgraal et sa tante s'installèrent à nouveau sur la lozge. Mme Farnol buvait une tisane chaude, son neveu dégustait un cognac. La nuit était splendide. Une infinité d'étoiles criblaient la voûte céleste. Une lumière brillait dans le bulbe du clocher de St Maurice. Un peu plus loin, à l'entrée du bourg, près du poste électrique, un puissant projecteur illuminait le roc de Thônes et découpait sur la paroi verticale des ombres menaçantes.

Mme Farnol ne soufflait mot. Abgraal l'observait discrètement. Pour rompre un silence qui devenait pesant, il prit des nouvelles de certaines connaissances, s'informa sur les dégâts entraînés par les fortes précipitations durant la mi-août, puis mentionna l'affaire criminelle qui faisait la Une de la presse française depuis plus de deux ans.

Trois jeunes filles avaient été étranglées dans la région. Abgraal avait eu des échos de l'affaire aux USA. Depuis son retour, il avait appris que le juge instructeur avait été dessaisi du dossier au profit d'un magistrat plus expérimenté.

— Le nouveau juge me plaît, dit la vieille dame. Il semble compétent et pas du genre à pérorer avec les journalistes. J'espère qu'il arrêtera ce monstre avant qu'il ne commette un nouveau crime.

— L'enquête n'a toujours pas abouti?

— Non. Ce qui semble sûr, c'est que le tueur habite la région. Parfois, il m'arrive de penser que je le connais peut-être...

D'une main tremblante, Mme Farnol porta la tasse de tisane à ses lèvres. Après une courte pause, Abgraal reprit :

— Que devient votre ami... Celui qui a assisté au premier meurtre?

— Rémi? Il n'a pas supporté l'épreuve. Depuis qu'il a pris sa retraite, il a cessé ses activités aux Amis du Val. Il vit cloîtré chez lui, à Doussard. Il ne sort que pour se rendre à l'église ou mener ses propres investigations.

Devant la mine interrogatrice de son neveu, Mme Farnol expliqua que l'ancien garde forestier culpabilisait de n'avoir pas secouru la malheureuse retrouvée morte dans la combe de l'Ire. Il s'estimait également responsable des autres crimes, qui ne se seraient pas produits s'il avait été capable de neutraliser le tueur, ou au moins fournir des renseignements utiles pour l'arrêter. Il avait en effet non seulement vu l'assassin, mais aussi entendu sa voix. En l'assommant, le criminel avait hurlé des paroles dont le fonctionnaire ne s'était jamais souvenu. Trachin ne doutait pas qu'il privait ainsi la police d'informations capitales. Dans sa volonté expiatoire, il priait régulièrement

pour le salut des victimes et s'intéressait de près à l'affaire. Grâce aux multiples articles écrits sur le sujet, il s'était construit un dossier. Espérant découvrir, sentir ou se rappeler quelque chose, il interrogeait des gens et se rendait sur les lieux des crimes. Jusqu'à ce jour, ces pèlerinages de rédemption s'étaient avérés inutiles. Rien ni personne n'était parvenu à l'inspirer ou à lui faire retrouver la mémoire.

— Tu pourrais l'aider, suggéra la vieille dame.

— Sans doute, répondit le psychanalyste. J'ai lu dans la presse que la deuxième victime s'appelait Annie Dubosc. Était-elle liée à . . .

Mme Farnol hochà la tête; ses lèvres s'étaient crispées :

— C'était la nièce de Thérésa.

Abgraal ne parla pas davantage du sordide fait divers. Il alluma une cigarette et se mit à penser à l'homme au masque de caoutchouc . . .

Le psychopathe avait assassiné une jeune femme dans une maison isolée et deux autres dans les bois; il avait broyé le pharynx d'Annie Dubosc.

Abgraal frissonna en prenant soudain conscience de l'haleine humide que la forêt exhalait depuis la tombée du jour. Cette forêt sauvage qui avançait, qui encerclait les bourgades du val et que l'assassin avait transformé en territoire de chasse.

— Thérésa est passée me voir, dit brusquement Mme Farnol. Elle a su que tu revenais au pays. Elle a d'énormes problèmes. Elle voudrait que tu l'aides . . .

Abgraal but une gorgée de son alcool, laissa glisser ses yeux sur les toits du village, puis objecta :

— Je ne suis pas bien placé pour le faire.

— Personne ne pourrait l'être mieux que toi.

— Vous m'intriguez. Que lui arrive-t-il?

— Il s'agit de Thomas, son fils. Il ne va pas bien du tout.